

DANS MES NUITS INQUIÈTES, parfois, surgit l'étang et son beau silence que seules les grenouilles troublaient. C'est toujours l'été. J'ai dix ans et pourtant je suis vieille. J'entends les voix éteintes, je vois les corps disparus. J'ai peur de quitter ce paysage et m'abandonne à son discret battement de cœur.

Je m'évade et tente de retrouver le chemin de cette modeste campagne qui n'existe plus, avalée par la mécanique implacable du progrès. Je cherche comment échapper à ces images douloureuses, même si elles me ramènent aux délicieux après-midi où mon grand-père Léon et moi pêchions ensemble, chacun sa canne à pêche, chacun ses rêves. Il m'apprenait, sans le savoir, les échappées intimes.

Boudant les écrans et leurs avalanches d'images, j'en choisis d'autres, ailleurs, dans ma mémoire et dans les livres. Il me semble alors qu'il n'y a d'autre vie que le passé. Je me ressaisis, mais le pense à nouveau.

Je cherche du secours dans les lectures dont je garde un souvenir puissant. Pas des romans, plutôt des dérives aventureuses où fleuves et rivières se déploient et m'embarqueraient de nouveau. Je pense aussi à la Furieuse, que je ne connais pas et qui m'attire depuis que j'ai entendu son nom, un rendez-vous qui vient de loin peut-être. Je crois entendre le bruit infernal de son courant à la fonte des neiges. Je laisse grandir ce désir en moi. J'irai, au printemps. C'est le pays de Courbet, qui entrerait peut-être dans la Loue à *la façon d'un cheval*, comme l'a écrit David Bosc, la Loue dont la Furieuse est un affluent. Le grand corps rageur du peintre me touche, et son retour à Ornans pour échapper à la haine. J'ai besoin de ce voyage immobile qui me conduira sur ces terres où me guide le désir. J'ai souvent fait confiance au désir.

Dans ma bibliothèque en désordre, le premier livre qui se présente est le magnifique *Danube* de Claudio Magris. Quelques mois plus tôt, j'étais à Budapest et ce hasard me ravit. Je crois aux beaux hasards. Lorsque je sortais de l'hôtel Gellert et que je traversais le pont qui lui fait face, j'entrais dans la ville, dont la tranquillité était troublante. Une ville trop sage pour être libre. Le fleuve impassible avait la majesté du temps et de l'histoire. Il y a des lieux dont le pouvoir est au-delà

de leur beauté, et relire le sublime texte de Magris m'entraîne en un temps où la littérature et les eaux du fleuve baignaient une autre Europe.

Dans la Hongrie d'aujourd'hui, qui se barricade et repousse les migrants, sous un régime de nouveau autoritaire, je découvrais alors un curieux champ de la mémoire, à quelques kilomètres de Budapest, dans une campagne sans doute stupéfaite, où les gigantesques bottes de Staline, qui ont résisté à la démolition de sa statue, semblent veiller sur cet espace entretenu par quelques nostalgiques. D'autres sculptures parlent aussi d'un autre temps, d'une autre dictature. Elles m'évoquent un fantôme aperçu entre Irkoutsk et le lac Baïkal, où, sur une colline en partie déboisée, la silhouette de Lénine continuait de saluer le peuple indifférent. C'était en 1999, Poutine arriverait bientôt.

Les Hongrois disent que le Danube est blond, *Szöke Duna*, je le vois bleu comme celui de Johann Strauss.

Je pense à Bela Tarr, à ses films avec ce noir et blanc qui me manque tant au cinéma aujourd'hui et auquel il est resté fidèle. Ses films ont la beauté implacable d'un regard sans voile sur les ravages du système politique des années communistes et après, quand les rêves trahis se noient sous des pluies sans